

DÉGÂTS COLLATÉRAUX

Rappelez-vous le choc des images après la chute de Ceausescu : ces enfants roumains « anormaux » dans des dortoirs-mouroirs. Imaginez ce miracle que l'un d'entre eux survive et soit capable de témoigner, et, miracle suprême, ce témoin de l'enfer se révèle un grand écrivain. Eh bien, vous aurez *Blanc sur noir*, de Ruben Gonzalez Gallego, traduit du russe (oui) chez Actes-Sud Solin.

L'auteur, petit-fils d'une sorte de Thorez espagnol, a survécu, certes grâce à son énergie et à son intelligence, mais aussi parce que l'aïeul appartenait à la nomenklatura, sinon il eût disparu comme des milliers (des millions ?) de fous, handicapés, déviants, ratés, tous ces déchets qui gâchaient la belle image que le communisme voulait donner. Écoutez les vieux staliniens : en ce temps-là, il n'y avait pas de mendiants et d'ivrognes dans les rues. Et pour cause, on les mettait « à l'écart » et, pour simplifier, on les laissait crever dans les camps. Oh, cette idée de « rebuts » à éliminer au nom de l'efficacité a infesté le monde entier, et de tout temps : les jumeaux, les albinos, les rouquins étaient souvent sacrifiés à la naissance, parce qu'ils avaient le « mauvais œil ». Mais, au XX^e siècle, on a stérilisé des fous en Suède et aux États-Unis, les nazis, dès 1938, ont « supprimé » les fous (l'Église a protesté et le programme fut suspendu — pour les Juifs, la protestation fut plus molle). En France, l'eugénisme fut prôné par A. Carrel, penseur officiel de Vichy, et fut appliqué avec la même hypocrisie qu'en URSS : on laissa mourir de faim les fous dans les asiles (20 000 morts, sans doute). Signalons que Chirac débaptisa une rue pour la donner à Carrel, mais Delanoë, heureusement, la débaptisa à nouveau.

Laisser naître des monstres m'a toujours paru monstrueux et j'approuve ces accoucheurs qui les « éliminent », même à la naissance. Après avoir lu ce nouveau *Dante*, j'ai honte d'avoir en quelque sorte souhaité sa mort. L'eugénisme, c'est l'équivalent des dégâts collatéraux, le rêve des technocrates totalitaires : « zéro défaut ». Mais ne tombons pas dans la philosophie abstraite, Ruben ne moralise pas, il ne nous fait pas la leçon, il se contente (« se contente » ! alors que, les quatre membres paralysés, il parvient maintenant à taper sur un ordinateur avec un seul doigt valide à la main gauche), il se limite à extraire de sa mémoire de noires pépites de la réalité : des

« flashes » de deux ou trois pages, des instantanés qui (nous) pétrifient d'horreur. On n'ose parler de poésie, mais pourtant, comme Chalamov (qui bien plus que Soljenitsyne, a été l'aède du goulag — de la Kolyma), Ruben se révèle poète d'un sous-monde ignoré.

En 1967, j'ai visité un dortoir-mouroir de vieilles au Kremlin-Bicêtre : rien n'en est sorti, le photographe et le caméraman n'ayant pas eu la force (l'indécence ?) de travailler. Il y avait des lits-cercueils avec des planches de chaque côté pour éviter que le moribond tombe, et, dans le lit tout à côté, une vieille avec un livre à la main dont je n'oublierai jamais le regard. À Bénarès, des enfants monstres (on a brisé leurs membres pour en faire des mendiants spectaculaires) rampent sur le sol et s'accrochent à vos jambes : si on a le malheur de leur donner un sou, on se retrouve dans un grouillement cauchemardesque, une Cour des miracles. J'ai fui et n'ai jamais pu remettre les pieds aux Indes. Je cite mes flashes de peur de mal rendre compte de ceux vécus par Ruben.

Ce que j'ai vécu, c'est six mois dans le plâtre au sana, à vingt ans, couché, impuissant, dans un sarcophage, à la merci d'infirmières qui ne répondaient pas souvent aux coups de sonnette, mais cela paraît dérisoire à côté des « instituts » et autres « foyers » où ces gosses souvent brillantissimes — toute leur énergie se concentrait dans leur esprit — étaient à la merci — quand il y en avait — des « nianias », ces vieilles parfois nounous, parfois gardes-chiourme qui ne se fatiguaient pas trop. « puisque de toute façon vous allez bientôt mourir ». Et en effet, à quinze ans, on les transférait à l'asile de vieillards, où rien n'était prévu pour les grabataires, qui mouraient de faim en quinze jours au milieu de leurs déjections ; un copain de Ruben s'est suicidé avant cette déportation « réglementaire ».

C'était sous Brejnev, et Ruben a réussi à s'échapper au moment de la perestroïka. Mais Ruben n'a nul souci de nous raconter son histoire, et l'éditeur a eu le grand tort de ne pas constituer un dossier : trois pages de la mère ne suffisent pas. Il y a des obscurités qui feraient douter de l'authenticité. J'ai fait mon enquête et tout me paraît clair, surtout grâce au témoignage de Nicole Zand. Je n'ai encore rien dit sur ce livre aussi exceptionnel que *La Supplication*, et plus encore que *Mon ange*. Donc, « à suivre ». ■